



## ÉGYP TIENNES DESSEIN DE LIBERTÉ

- **ARCACHON**  
SALE TEMPS POUR  
LES PÊCHEURS
- **MUNICIPALES**  
CANDIDATS  
PETITS ET GRANDS
- **LA MORT**  
EST LEUR MÉTIER

## Sommaire

- 2 MUNICIPALES  
Têtes d'affiches  
D'autres voix que les grandes
- 6 JOURNAL DE 14  
Crime à Bordeaux
- 7 POLEMIQUE  
Touche pas à mon école
- 8 REPORTAGE  
Quand les marins restent au port...
- 10 GRAND ANGLE  
Egypte : parfum de changement
- 13 PORTFOLIO  
Etre une femme
- 16 SOCIETE  
Plus belle la mort
- 19 SPORT  
La crosse à Bordeaux
- 20 MEDIAS  
Rumeur et médias  
Mook lesbien
- 22 CRITIQUES
- 24 PORTRAIT  
Pierre Bénard

Journal école de  
l'Institut de Journalisme  
Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit

Directeur de la publication :  
François Simon

Directrice de rédaction :  
Marie-Christine Lipani

Directeur artistique :  
Cyril Fernando

Rédacteurs :

Matthieu Delmas, Eléonor Douet,  
Viktor Frédéric, Eléa Giraud,  
Damien Gouteux, Damien  
Gozioso, Elise Henry, Maria  
Laforcade, Adèle Latour, Marine  
Le Gohébel, Anthony Michel,  
Kévin Morand.

Photo de couverture :  
Matthieu Delmas

Contact :  
journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr  
05 57 12 20 20

Impression :  
PDG - Bordeaux

ijba.fr



# TÊTE(S) DE VAINQUEUR(S)

Les portraits des candidats aux élections municipales commencent à s'afficher en ville. A moins de deux semaines du scrutin, ces visuels en disent beaucoup sur les candidats pour lesquels ils appellent à voter.

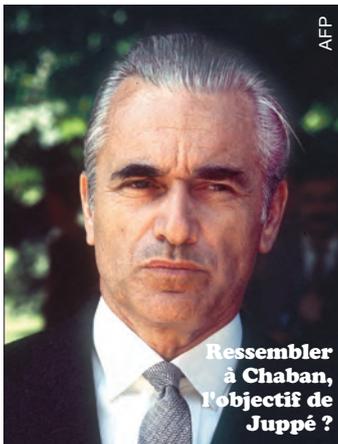
Une simple photographie peut-elle donner envie de voter pour un candidat ? C'est un des objectifs des affichages et des campagnes de communication propres à toutes les élections. Malgré un contexte particulier (voir encadré), Bordeaux n'échappe pas à la règle et chaque membre du quatuor de tête essaye d'apparaître sous son meilleur profil. Tous sauf un, Vincent Feltesse, qui a choisi de ne pas figurer sur ses propres visuels avant le début de la campagne officielle, le 10 mars. Ce dernier n'avait toujours pas finalisé son affiche de campagne au moment de cette enquête. « Ne pas se montrer est aussi un choix » confie Anne Beyaert-

Par Damien Gozioso

Geslin, sémiologue en charge du cours d'Image Politique à l'Institut d'Etudes Politiques de Bordeaux. « À l'inverse d'Alain Juppé que tout le monde reconnaît, il peut chercher à s'effacer, à créer un effet de surprise au moment où son affiche sera dévoilée » ajoute-t-elle. Une stratégie périlleuse pour un challenger qui n'a rien à perdre, mais c'est une des rares manières de se démarquer. Autre manière de se distinguer, le choix d'un code couleur atypique pour le logo, jaune et noir, qui ne correspond

pas à celui des partis soutenant la candidature de Vincent Feltesse. « Là où le rose, voire le rouge, auraient semblé naturels, cette anti-couleur tranche et cherche une nouvelle fois à faire ressortir cette candidature ». Jaune fluo, comme les gilets de sécurité, pour associer l'image de Vincent Feltesse au sentiment de protection et de sécurité de ces équipements ? « C'est énigmatique, avoue la sémiologue, en même temps cela permet de laisser fonctionner l'imaginaire... ». De son côté, Alain Juppé mise avant tout sur son nom propre et sa notoriété. « L'affiche est extrê-

**Juppé mise  
avant tout sur  
sa notoriété**



AFP

Ressembler à Chaban, l'objectif de Juppé ?

mement simple. Ce cadrage très serré est une manière de montrer l'intimité qui existe déjà entre Bordeaux et Juppé » note Anne Beyaert-Geslin. Aucun élément superflu ne vient encombrer l'affiche. Brigitte Besse, sémiologue spécialiste du rapport texte-image, note la liaison logique établie entre le nom de la ville et celui du candidat : « Une même police de caractère et une même taille soulignent le rapport entre ces termes. Le tout enserrant la

mention des élections qui apparaissent comme secondaires tant la relation Bordeaux-Juppé semble évidente ». Autre aspect frappant de cette affiche, Alain Juppé a l'air « vieux ». L'homme de 68 ans aurait pu faire retoucher ses sourcils ou ses tempes plus que grisonnantes mais il ne l'a pas fait. Il a peut-être même fait l'inverse : « Une manière soit de montrer sa sagesse, soit de montrer que l'on s'assume tel quel » affirme Mme Beyaert-Geslin. Brigitte Besse y voit plutôt « avec ces sourcils, ces rides sur le front et ce sourire pincé » un mimétisme visant à ressembler à Jacques Chaban-Delmas, l'ancien édile bordelais.

#### CANDIDATS MODÈLES

Les deux autres membres du quatuor de tête ont des affiches assez similaires. « Roland Barthes a théorisé le fait de regarder l'électeur dans les yeux veut faire passer le message de la franchise et cela "encore plus quand le candidat porte des lunettes" » explique Anne Beyaert-Geslin. Le nuancier de

couleurs, bleu pour le candidat du Front National et rouge pour celui du Front de Gauche correspond à celui de leur parti respectif. Chacun d'ailleurs appose le logo du parti sur son affiche, signe d'une candidature au service, avalisée par celui-ci. La multiplication des mentions de soutien en faveur du candidat FN témoigne d'un besoin de légitimité avance Mme Beyaert-Geslin. « Les mots "avec" ou la répétition de "liste" et "bleu marine" ont tendance à brouiller le message » nuance Brigitte Besse. L'affiche du candidat Maurin joue avec les événements du passé récent en reprenant le « pour tous » popularisé lors de la loi sur le mariage pour tous et des manifestations qui y répondaient. « C'est une manière de s'inscrire dans un cadre national » juge Anne Beyaert-Geslin. Idée risquée au regard de l'aspect clivant de la question. Ces deux candidats ont également choisi d'écrire « élection municipale » au singulier quand, traditionnellement, le pluriel est de rigueur. Cette excentricité de syntaxe est, a priori, sans véritable explication « à moins qu'ils comptent que cela soit réglé en un seul tour » plaisante Mme Besse. Cette dernière note que le cadrage

de Vincent Maurin, moins serré que celui de Jacques Colombier, n'est pas « classique » pour une photo de campagne et tient plus d'une photo « de communiant ou de jeune marié comme on la trouverait chez soi. C'est un cadrage moins guindé, plus "normal", avec tous les sous-entendus que ce terme implique désormais ».

Difficile de quantifier le

## Difficile de quantifier l'influence des affiches sur l'électorat

pouvoir d'influence de ces affiches sur l'électorat. Dans le cas des campagnes présidentielles, certaines affiches et certains slogans ont pu faire gagner quelques voix, en 1974 ou 1981, lors de scrutins serrés. Ces visuels s'inscrivent ensuite dans un inconscient collectif et sont empruntés de manière plus ou moins habile. Une étude sur l'influence de l'image en campagne menée en 2012 par l'Université Laval au Québec a conclu : « Un candidat qui veut cueillir le vote des électeurs ignorants doit être un homme, souriant, caucasien, grisonnant, de plus de 50 ans, portant la chemise et la cravate et qui arbore une barbe grisâtre bien taillée ». Les candidats bordelais ont retenu la leçon. ➔

#### ESTIMATIONS

À Bordeaux, le dernier sondage IFOP pour France Bleu Gironde, Sud-Ouest et TV7 créditait au 1er tour Alain Juppé (UMP – UDI – MoDem) de 57% des suffrages, Vincent Feltesse (PS – EELV) de 24%, Vincent Maurin (FdG) de 7% et Jacques Colombier (FN) de 6%. Philippe Poutou (NPA), Fanny Quandalle (LO) et Stéphane Boudy (PIC) sont à moins de 5%.

Après les présidentielles, Philippe Poutou repart au front pour la mairie de Bordeaux.



Damien Gouteux

# D'AUTRES VOIX QUE LES GRANDES

Pourquoi des candidats crédités d'une faible chance de succès partent quand même en campagne électorale ?

**Damien Gouteux**

Les municipales sont sur nous ! Les militants battent le pavé et partent à l'assaut des foules, armés de leurs seuls tracts. Ils haranguent les badauds, parfois avec leur tête de liste qui a fait le déplacement. Sourires, poignées de mains et requêtes s'échangent au milieu du marché aux étals opulents et des chalandes pressés. Derrière les partis mastodontes de la politique, on croise aussi des formations dont le point commun est de se situer en bas des sondages d'intentions de vote. Ce sont, à Bordeaux, le parti Lutte Ouvrière (LO), avec pour tête de liste Fanny Quandalle, le Nouveau Parti Anticapitaliste (NPA) avec Philippe Poutou, ou encore le Parti Indépendant pour la Culture (PIC) emmené par Stéphane Boudy. S'il n'y a aucune chance de remporter les élections, pourquoi se lancer dans l'arène ? Flamme de l'héroïsme, acharnement politique, convictions inébranlables ? Philippe Poutou et Fanny Quandalle nous éclairent sur leurs motivations.

## PHILIPPE POUTOU (NPA)

Pour le NPA, l'objectif est de « faire entendre une voix différente », celle d'un camp social, celui des invisibles, des « gens d'en bas, trahis par la Gauche au pouvoir ». Pour Philippe Poutou, il s'agit de « faire chier, mais dans le bon sens du terme ». Empêchez le ronron léniifiant asséné par les médias et « un gouvernement socialiste qu'on ne distingue pas de l'Union pour un Mouvement Populaire (UMP) ». Le candidat reconnaît néanmoins une

avancée sociale avec le mariage pour tous, même s'il déplore les reniements socialistes autour de cette loi. Il faut pour lui « témoigner, le terme est important, d'une réalité de plus en plus difficile ».

Mais cette volonté d'expression se double d'un appel à une prise de conscience, pour ne pas être seulement dans la critique mais aussi dans le positif. Philippe Poutou se méfie de toutes les avant-gardes qui revendiquent d'incarner la volonté d'une classe, et même du pouvoir par délégation avec lequel « on se fait toujours avoir ». Il lance un appel à tous pour incarner une autre politique, pour que chacun prenne en main son destin pour rompre le système. Pour la société de demain, le NPA propose des pistes, « un programme d'urgence en rupture avec le libéralisme et teinté d'écologisme ».

Si Philippe Poutou n'a pas de mot assez dur pour qualifier l'action du Parti Socialiste (PS), sur son candidat à Bordeaux, sa parole est plus nuancée. « Vincent Feltesse, on ne l'oubliera pas avec les copains. Lors des grèves à l'usine Ford de Blanquefort, alors qu'il était maire de la ville à l'époque, il a soutenu logistiquement et financièrement les grévistes, en nous prêtant une salle et du matériel ». L'aveu récent du candidat socialiste, sur son impossibilité à remporter la ville, le place étrangement dans la même situation que notre interlocuteur. Philippe Poutou commente « qu'il le dise est surprenant ». Si le candidat NPA respecte l'homme,

l'alliance avec le PS est impossible : « Il ne peut y avoir de coopération avec le parti socialiste aujourd'hui », car au fond, « Feltesse n'est pas une opposition à Juppé, le PS n'est pas une opposition à l'UMP. Le NPA s'oppose résolument aux deux ».

Pour Philippe Poutou, « le suspense de l'élection municipale de Bordeaux est le suivant : y aura-t-il un élu salarié, ouvrier ? On aimerait réussir ça ». Si la fonction de maire est antidémocratique pour le NPA, les militants apprécient la pluralité du conseil municipal, où un élu porte-parole peut porter des revendications. Pour cela, le chemin est tortueux, voire même teinté d'un brin de perversité. La faute aux règles électorales municipales, « antidémocratiques ». Pour se maintenir au second tour, la liste doit recueillir 10 % des suffrages ou fusionner avec une liste – impensable pour ce parti qui revendique une indépendance totale du PS. Philippe Poutou, déclare : « nous sommes lucides, on sait que ça dépassera nos forces ». En effet, le résultat semble difficilement atteignable pour le NPA. Par contre, si un candidat réussit à avoir la majorité absolue au premier tour, il gagne la moitié des sièges et le reste est réparti à la proportionnelle

parmi les candidats ayant recolté plus de 5% des suffrages, dont le vainqueur. Alors, Philippe Poutou le confesse d'un œil malicieux, « ça nous arrangerait que Juppé gagne au premier tour, oui », et il ajoute même, rieur et contraint, « Allez Juppé ! ».

#### FANNY QUANDALLE (LO)

À Lutte Ouvrière, le son de cloche est différent. Fanny Quandalle, employée de la Poste, déclare ouvertement que le parti n'a pas d'axes locaux dans son programme. Pour LO, il faut voir au-delà de la ville, car les principaux problèmes qui touchent les Français ne se limitent pas à la cité : « ils sont nationaux, voir internationaux. ». Ces problèmes, ce sont surtout le chômage et la misère. « Le coût de la vie augmente, avec les loyers, les factures, et la TVA, impôt injuste, en hausse, et les pensions et les salaires qui ne suivent pas ». Selon Fanny Quandalle, il faut « contre cela affirmer

une contestation ouvrière et proposer une alternative pour recueillir le vote d'opposition ».

On retrouve la même condamnation, partagée avec le NPA, sur les actions du gouvernement, qualifiées de « politique de droite », qui, « quand on a la regard avec les yeux des travailleurs, travailleuses sont des attaques ». Pour LO, devant ces agressions, il faut faire front, offrir une alternative. « C'est fondamental de ne pas laisser le monopole de l'opposition à

## La question de ces élections est : « y aura-t-il un élu salarié, ouvrier ? »

la droite et à l'extrême-droite ». Sur l'éventualité d'une alliance avec le NPA, le refus est catégorique : « ils se sont alliés dans certaines villes avec des candidats qui ne dénoncent pas ouvertement le gouvernement » et puis, ajoute Fanny Quandalle avec un sourire, « nous sommes assez grand pour faire une liste tout seuls ! ». Sa liste, LO l'a constituée en faisant du porte-à-porte, rencontrant un écho positif chez des administrés.

« LO lutte contre la bourgeoisie,

le capitalisme et veut imposer un contrôle ouvrier sur l'économie, les entreprises ». Et le premier pas, « c'est de placer un observateur au conseil municipal ». « Pour avoir un œil sur le pouvoir qui tranche avec les comptes-rendus policés, et surtout faire entrer le camp des travailleurs au sein de l'institution ». Mais Fanny Quandalle refuse tout calcul électoraliste de son côté. LO dépense très peu pour sa campagne, « on n'a pas des valises de billets nous ! » glisse-t-elle d'un air malicieux. En effet, les frais de campagne ne seront remboursés que pour les partis recueillant plus de 5 % des suffrages. LO a déjà réussi par le passé à faire élire plusieurs conseillers municipaux, et cette année, dans de plus de 200 villes, une liste aux couleurs du parti sera proposée aux électeurs. Lucides, LO et NPA ne convoitent donc pas la magistrature suprême de la ville. Mais chacun pense avoir un rôle important à jouer. Les élections restent l'occasion de se faire entendre, de rappeler aux électeurs qu'il existe toujours d'autres alternatives. Et l'existence même de celles-ci en appelle à un questionnement sur les orientations politiques du monde actuel. Le pluralisme politique est une chance pour la France. 🐾



Fanny Quandalle, tête de liste Lutte Ouvrière, en pleine campagne électorale.

# JOURNAL DE 1914

## LE CRIME DE LA RUE MERCIÈRE

**M**ars 1914. Les empires allemand et austro-hongrois multiplient les menaces et les provocations envers la France et son allié russe. En réponse, le tsar Nicolas II décide d'augmenter sensiblement les effectifs de son armée. L'idée d'un conflit imminent est désormais dans tous les esprits. Pourtant, ce n'est pas la seule intrigue à occuper les pensées des Bordelais. Dimanche 15 mars, *La Petite Gironde* titre « Le Crime de la rue Mercière, vers la lumière ? Les confidences de Charlotte. Quatre arrestations. » La nouvelle s'étend sur la moitié de la page, impossible de passer à côté. Il faut dire que ce crime avait déjà passionné Bordeaux au moment des faits. Depuis, l'incapacité des forces de police à résoudre l'affaire alimente les conversations. Retour sur les faits, un mois en arrière.

### L'ÉPICIERE ASSASSINÉE

8 février 1914. Cela fait maintenant un an que Mme Guiou, 60 ans, est devenue propriétaire d'une petite épicerie au numéro 1 de la rue Mercière. Pourtant, ce matin là, lorsque les premiers clients arrivent le commerce est fermé. Plusieurs heures passent, l'inquiétude finit par pousser un client à prévenir les forces de l'ordre. Les policiers enfoncent la porte. Ne trouvant rien dans les appartements de la vieille femme. Dans la chambre, ils font

Dans chaque numéro d'Imprimatur, nous revenons sur un moment de la vie en Gironde il y a cent ans. Cette semaine, retour sur une affaire judiciaire qui a secoué Bordeaux dans la semaine du 15 au 22 mars au travers des pages de *La Petite Gironde*, le quotidien local de l'époque.

Par Viktor Frédéric

une macabre découverte. La veuve Guiou est allongée de côté sur son lit. Sa tête, ne forme plus qu'une bouillie sanguinolente, de moitié enfouie dans l'oreiller. Les draps, le matelas, les murs, tout semble avoir été taché par le sang de la pauvre femme. La scène est d'une violence incroyable. Le mobile de cet assassinat est rapidement trouvé par les enquêteurs. Un meurtre pour un vol. Aucun tiroir, aucun meuble n'a échappé à l'exploration méticuleuse des malfrats. Quel butin avaient-ils emporté ? Impossible de le savoir précisément, même si l'on estime le lot à deux ou trois cents francs. Une porte dérobée et une trappe dans le plancher leur avaient permis d'entrer et de sortir de l'appartement dans une discrétion totale.

### DES MOTS DE TROP

Pas de témoin, de trace ou d'arme du crime. Une affaire impossible ? L'inspecteur Lamarque n'est pas de cet avis. Il a une piste. Un mince espoir, le seul auquel se raccrocher. Cet espoir s'appelle Charlotte D. À dix-sept ans, la jeune femme fréquente régulièrement les débits de boissons de Bacalan et du

quartier des Docks. Jusque là, rien d'important. Mais Charlotte a, dans son passé, une ombre qui attire l'attention de Lamarque. Elle est l'ancienne maîtresse d'un dénommé Louley, condamné l'an passé pour l'assassinat de l'épicière de la rue d'Ornano. La profession de la victime de ce crime n'est pas la seule analogie avec celui de la rue Mercière. La cible, la méthode, le mobile, tous coïncident. Les enquêteurs orientent donc leur recherche sur la jeune femme qui devient rapidement le centre de toutes les attentions. L'instinct de Lamarque ne lui a pas fait défaut. Le lendemain du meurtre de Mme Guiou, dans un bar des Docks, Charlotte en aurait trop dit. Elle se serait enorgueillie auprès d'une domestique du bar, d'être la compagne de celui qui a fait le coup de la rue Mercière. Albert M., c'est son nom, aurait assassiné l'épicière avec son ami Césaire G. Alourdie par ce secret, craignant les représailles, la serveuse s'est enfuie à Toulouse. Il faut à tout prix la retrouver.

### À TOULOUSE

Au lendemain de la nouvelle, l'inspecteur Jagourd est envoyé à Toulouse. Il ne lui faut que vingt-quatre

heures pour retrouver Marie, la domestique expatriée. Elle a retrouvé un travail dans un bar-restaurant de la ville. Grimé, coiffé d'une casquette, d'un foulard et le mégot aux lèvres, l'inspecteur va à sa rencontre. Le premier contact avec la Bordelaise est bon, mais elle se tait à l'évocation de l'affaire de la rue Mercière. Jagourd décide de tenter sa chance le lendemain. Cette fois, l'inspecteur choisit de rendre jalouse Marie, avec une fille galante de Toulouse. Le stratagème fonctionne. Jagourd profite de cet intérêt nouveau pour séduire la serveuse, obtenant d'elle les précieuses informations. Charlotte l'a dit : « *Albert et Césaire ont fait le coup de la rue Mercière. Ils l'ont frappée avec une hachette* ». La police revient alors le lendemain pour faire parler la domestique, cette fois sous le joug de la loi. Elle nie tout, puis face à Jagourd et à l'évidence, consent enfin à tout avouer.

### ARRESTATION ET ARME DU CRIME

La déclaration est actée. M. Faure, chef de la Sûreté de Bordeaux, décide d'organiser une « rafle » dans la nuit du 13 au 14 mars. Les trois suspects, Albert, Césaire et Charlotte sont alors interpellés aux Quinconces et à Meriadec. Les interrogatoires débutent le lendemain. Charlotte reconnaît rapidement les faits qui lui sont reprochés, mais elle n'était pas chez Mme Guiou au moment du meurtre. Sans preuve ou sans aveu d'Albert et de Césaire, impossible de les confondre. D'ailleurs les deux hommes ont déjà eu affaire à la justice et le savent. Ils n'ont pas l'intention de tomber. Une nouvelle fois, la police est dans l'impasse. Mais, quelques jours après leur arrestation, coup de théâtre. On retrouve l'arme du crime. Le marteau-hachette qui a servi au meurtre de la pauvre épicière est miraculeusement réapparu. C'est l'une des héritières de Mme Guiou qui l'avait gardé tout ce temps, et finalement retrouvé dans des affaires qui lui avaient été léguées. L'arme porte encore les traces de sang de l'épicière. Les éléments sont désormais réunis. Albert et Césaire n'échappent pas à la justice. ☞



4 BORDEAUX. — Place de la Comédie et rue Sainte-Catherine.  
Theatre square and Ste Catherine street. — LL.

# TOUCHE PAS À MON ÉCOLE

La future nomination de Sonia Criton à la tête des Beaux-Arts suscite l'inquiétude des étudiants. Ils redoutent que l'école perde son âme. Pour cette raison, ils se réunissent chaque soir dans les locaux.

Depuis l'annonce de la nomination de Sonia Criton à la direction de l'école des Beaux-Arts, les étudiants se mobilisent.



Beaux-Arts. Sonia Criton est la future directrice de l'école. Elle doit prendre ses quartiers le 1er avril prochain. Elle succèdera à

Il est 20h. Le soleil s'est déjà couché sur la façade de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux. Les cours sont terminés, pourtant, des étudiants sont encore sur le parvis. Certains roulent des cigarettes et discutent. D'ordinaire, le portail est fermé. Mais ce soir, la porte est légèrement entrouverte. À l'intérieur le décor a changé. Un panneau immense fait face aux grands escaliers. On y lit un planning pour la semaine, avec des rendez-vous, des propositions de soirée. À l'étage, l'ambiance est grave. Les étudiants s'installent en cercle dans la grande salle et attendent 20h30 pour démarrer. « *Sonia Criton veut nous rencontrer jeudi, on fait quoi ?* » demande Théophile, représentant des étudiants des

l'emblématique Guadalupe Echvarria. Celle-ci quitte son poste pour s'occuper de la direction culturelle de San Sebastian, capitale européenne de la culture en 2016. La nomination de Sonia Criton n'en finit plus de faire polémique. Lorsqu'il a été question de changer de direction, un appel à candidature fut lancé. À la lecture des différents dossiers et des projets pédagogiques, l'artiste Frédéric Paul semblait être le « candidat idéal ». Il avait d'ailleurs été choisi majoritairement par des représentants étudiants, enseignants, et des personnels non enseignants. Mais le jury, composé des représentants des pouvoirs publics, lui préfère Sonia Criton. L'actuelle directrice de l'école des Beaux-Arts

Par Anthony Michel

de Valenciennes est alors parachutée à Bordeaux, contre la volonté de tous.

## UN CHANGEMENT D'ESPRIT DE L'ÉCOLE

Cette nomination soulève de nombreux débats. « Je pense qu'on devrait accepter de lui parler. Elle nous tend la main », formule l'une des étudiantes présentes ce soir-là. « Y aller, ça serait l'accepter comme directrice », réplique un autre. La discussion est animée. Comme chaque soir à « l'école de nuit », un projet lancé une semaine avant les vacances de février. « *On a créé une deuxième école* », explique Théophile. « *La nuit, tout est différent. Un autre lieu, alternatif et qui favorise la création. On en profite aussi pour discuter ensemble du devenir de notre école.* » Car c'est bien ce point qui les inquiète. Dans une lettre d'intention, Sonia Criton s'est adressée à l'ensemble des étudiants, professeurs, et personnels. Elle a présenté son projet

pédagogique pour l'école, abordant notamment la question de la spécialisation des étudiants. « *Aujourd'hui, on peut faire un jour de la peinture, et le lendemain de la photo* », explique Éva, étudiante de dernière année. « *On ne veut pas que ce système à la carte disparaisse* ». Pour les étudiants, ce programme est ressenti comme un « changement d'esprit de l'école ». Les personnels non enseignants et leurs collègues professeurs soutenus par les étudiants ont soumis un recours gracieux à la mairie de Bordeaux, à qui incombe le choix final de nommer le directeur. C'est Dominique Ducassou, adjoint à la culture d'Alain Juppé et président du conseil d'administration de l'école, qui est en charge du dossier. Fin mars, il devra accepter la constitution d'un nouveau vote ou le débouter. Contactée, Sonia Criton n'a pour l'heure pas souhaité répondre à nos questions, préférant s'entretenir d'abord avec ses étudiants. Le président du conseil d'administration de l'école des Beaux-Arts refuse lui aussi de s'exprimer sur le sujet. ☞



# QUAND LES MARINS RESTENT AU PORT...

Depuis la mi-décembre, le port d'Arcachon est paralysé. Avec les tempêtes successives, les passes sont infranchissables et les marins restent à quai. Certains peuvent prendre la mer et amarrent leur navire dans des ports extérieurs, à La Rochelle ou à Royan. Un mauvais temps qui bouleverse le fonctionnement du port.

**L**undi 3 mars. 6h. La ville d'Arcachon est encore endormie. La pluie fouette les vitres. Il pleut à verse. Des cordes et des cordes. Sans intermittence. Le vent souffle et le tonnerre gronde. Dans la nuit, la tempête Brigitte a frappé. Elle s'essouffle juste. Sa sœur Christine menace. Elle frappera la nuit prochaine.

Le port sommeille. Quelques lumières éclairent le quai. La mer est haute. Les chalutiers semblent être posés sur l'embarcadère. Immenses et immuables. Pas un chat. Pas un bruit. Sauf le cliquetis des câbles sur les mâts des bateaux de plaisance. À la criée sur le port, la vente a déjà commencé depuis une heure. Dans les coulisses, Vincent vérifie sa marchandise. Qu'elle présente bien. Qu'elle donne envie. De la sole essentiellement. Il est l'armateur du fileyeur « le P'tit Loïc ». Ses hommes sont revenus samedi.

Textes et photos par  
Marine Le Gohébel

Ils ont trié le poisson dans la nuit. Plus de cinq tonnes. « *Il n'a pas fallu chômer* », affirme-t-il. Son équipage a fait le plein de gasoil et est reparti fissa pour ne pas être bloqué par la tempête. Sa vente se termine. Il ne reste plus qu'un bateau, « Le Chat ». La sole se vend bien, « *mieux que la dernière fois* ». Vincent sourit et s'en va.

Dans la salle des ventes, pas un bruit. Vingt acheteurs sont là. Ils regardent attentivement les lots de poissons qui défilent sur le tapis roulant devant leurs yeux. Du merlu, du bar, du turbo, de la sole... Lorsqu'un lot les intéresse, ils actionnent une manette placée à la droite de leur fauteuil. Un tableau électronique indique le prix, le nom du bateau et le poisson. Ça baille. Les yeux sont encore collés par le sommeil. Il est

6h30 et il fait très chaud dans la salle. Ça sent le poisson et la glace. Celle qui a permise la conservation du poisson jusqu'ici.

6h45. La première criée de la semaine se termine. Tout semble normal. Sauf que... Sauf que le port d'Arcachon tourne au ralenti depuis la mi-décembre.

## UN PORT EN BAS RÉGIME

Les acheteurs se chahutent. Ça discute. « *L'année dernière, c'était déjà très compliqué. Mais des mois de janvier et de février comme ça, c'est du jamais vu* », prévient Jean-Luc. Pourtant, du poisson, il y en a. Et même en grosse quantité. La semaine dernière, plus de 85 tonnes de poissons ont été vendues. Les trois criées hebdomadaires, celles du lundi, mercredi et jeudi n'ont pas suffi. Il a fallu en organiser une le vendredi. Le problème, c'est le temps. Le vent et la houle. Les tem-

pêtes à répétitions. Et ces passes infranchissables.

Dans les salles adjacentes, on s'active. Les camions sont déjà là. Prêts à partir. À emporter le poisson sur les marchés, dans les supermarchés, dans des pays étrangers. Il faut emballer le poisson, le protéger et mettre de la glace. « *Une tonne doit être envoyée à une grande enseigne* », annonce Benoît. Dans sa cotte tablier jaune criard, il se dépêche. Il a 23 ans. Il était déjà sur le bateau de son oncle à 14 ans. « *Les conditions de travail : dormir une heure et travailler six heures, c'est dur. J'ai arrêté* ». Il est resté au port et est devenu mareyeur. Mais les chahuts de la mer, il les subit quand même. En décembre et en janvier, aucun bateau n'est parti d'Arcachon. Les bateaux ont fui vers des ports extérieurs, ceux de Royan, de La Rochelle ou de Saint-Jean-de-Luz. Ils rapatrient leurs pêches en



**Arnaud et ses hommes vérifient les filets. Être prêts. Ne pas rater l'accalmie et repartir.**

camion. Pas tous. Certains préfèrent vendre sur place. Résultat : Benoît ne travaillait plus que dix heures par semaine. « Ça commence à repartir. Les pêcheurs profitent des courtes périodes de répit pour débarquer et repartir aussitôt. Tout arrive en même temps. Vaut mieux pas traîner la patte ». Il est levé depuis 6h. Il quittera le port à 15h.

### DES CHALUTIERS BLOQUÉS

Sur les quais, quelques marins arrivent. La pluie a cessé. Le jour se lève. Des promeneurs s'arrêtent. « Ça faisait longtemps qu'on ne les avait pas vus eux », s'écrie Henri. Eux ? Les chalutiers. Ils sont presque tous là. « L'as des As », « le P'tit Simon », « le Sans Spé », « le Poséidon », « le P'tit Moulou » et « le P'tit Ours » sont à quai. Depuis la mi-décembre, ils n'étaient pas revenus au port. Impossible de rentrer et de franchir ces fameuses passes. « Rentrer, c'était aussi prendre le risque de ne plus pouvoir partir », prévient Maury. Cet homme à la tête de poupon et aux cheveux en bataille est l'armateur du "P'tit Simon" et du "Sans Spé". Lui et son équipage sont rentrés samedi. Avant, ils jetaient l'ancre à La Rochelle et rentraient à Arcachon en voiture. Depuis le 15 décembre, ils n'ont pêché qu'une semaine. Et la pêche n'était pas bonne. La forte houle empêche les chalutiers de mettre en place leurs techniques de pêche.

Ils ne peuvent pas mettre leurs filets et racler le fond. « On risque de casser le matériel », assure Maury. Il répète que tout va bien, que « des années comme ça, y en a eu d'autres ». Ses

hommes haussent les sourcils et font la moue. Pas convaincus. Les pêcheurs n'ont aucune indemnité en cas de mauvais temps. Pas de pêche. Pas de salaire.

« On s'emmerde par contre », prévient Arnaud. Il s'occupe du "P'tit Simon". « C'est canapé-télé », précise-t-il. « On tourne en rond, on ne sait pas quoi foutre. On n'est pas fait pour rester à quai ». Ils n'ont rien à faire. C'est l'ennui et l'attente. Des amants qui atten-

draient la missive d'une maîtresse. Cette année, la mer est capricieuse et impétueuse. Le manque à gagner est énorme. Si les hommes sont peu diserts, Sonia – l'épouse de Maury – le reconnaît. « Il faut savoir mettre de l'argent de côté. On touche des sommes énormes l'été. Puis plus rien. Il faut en garder. Certains marins sont flambeurs. Pour eux, c'est galère ». Elle se moque de son mari : « je suis fille et petite-fille de marins et je n'ai jamais vu ça. C'est une année exceptionnelle ». Et quand son époux est à terre, « il rumine ». Il scrute, regarde la météo, attend et tourne en rond. Elle file faire les courses. Le "Sans Spé" et le "P'tit Simon" ont prévu de partir mercredi. Elle assure le rôle du régisseur : maintenance et ravitaillement.

### LES GROS SE GAVENT...

Les fileyeurs sourient. Et se marrent. Un peu. « Pour eux, ça marche fort », assure Christian. Il est mareyeur à la criée depuis 16 ans. Ça fait des années qu'il n'a pas vu les cales revenir aussi pleines : « Ils ramènent entre 80 000 et 100 000 euros de marchandises ».

Vincent confirme : « on a jamais vu nos cales aussi remplies. Du merlu, y en a plein ». Et assure que non, cette année n'est pas exceptionnelle. « Faut arrêter de raconter des conneries. Sur les vingt dernières années, y en a eu d'autres des années compliquées ». Cette année se démarque par « les coups de mauvais temps successifs qu'on s'est pris dans la gueule. C'est la première fois qu'on voit de la houle si grosse

et si régulièrement grosse ». Un mal pour un bien. La pêche est bien meilleure. En janvier et en février, il a amarré le "P'tit Loïc" à Royan. Le poisson était ensuite redescendu en camion. À ses frais. 500 € en moyenne. « Il faut faire vivre les mareyeurs et faire marcher le port ». Il rappelle qu'un marin en mer, c'est quatre emplois à terre. Ce n'est pas par solidarité, « c'est normal ». Même son de cloche dans les cales de "l'Océanis". Richard est

**« On tourne en rond. On n'est pas fait pour rester à quai. »**



**Les chalutiers n'étaient pas rentrés à Arcachon depuis mi-décembre.**

l'armateur « du plus gros bateau du port », comme il se plaît à le répéter. Le bateau est encore en travaux. Pendant que ses hommes jouent avec la perceuse, il explique : « les chalutiers, ils se gavent l'été quand nous, on ne pêche rien. Faut arrêter de se plaindre ». Chacun pour soi et la mer pour tous, donc.

### ... ET LES PETITS PLEURENT

Michel est le propriétaire d'une vedette. Depuis décembre, il a travaillé « une journée par ci, une journée par là ». Au total : six journées en janvier et cinq en février. Il pêche à l'océan. Il peut franchir les passes si la houle n'est pas supérieure à 3 mètres. Elle atteignait les 7 mètres ces deux derniers mois. Il se prépare, répare le matériel et se tient prêt pour mercredi. Il a dû reconstituer un équipage. « Avec le mauvais temps, les mecs se sont barrés sur des bateaux plus gros à Royan et à La Rochelle ». Il sourit. Pas rancu-

nier. « Je les comprends. Faut bien qu'ils gagnent des sous ». Il a perdu de nombreux contrats, mais ne s'en fait pas. Pour qu'une sortie soit rentable, il doit revenir avec 1000 euros de marchandise. « Il y a du poisson. Ça devrait le faire ».

Il s'inquiète pour ses collègues qui pêchent dans le bassin. C'est bientôt la saison de la seiche. Un temps fort dans l'année. « Il a beaucoup plu. Le bassin est rempli d'eau douce. Le manque de salinité devrait les faire fuir. De quoi foutre une année en l'air », explique-t-il.

9h30, c'est l'heure de la pause. Benoît avale un croissant avant de retourner bosser. Il papote avec Christian. Le port trame son lot d'histoires et de légendes. L'histoire d'un fileyeur qui s'est échoué prêt de Royan ce week-end. Le bateau serait maudit. Il y a trois ans, ce bateau s'était échoué près des passes. Deux hommes s'étaient noyés. Les passes, seul Christian ne les connaît pas. On l'a souvent invité à bord. Il a toujours refusé. « J'en ai vu des bateaux revenir avec les vitres cassées par la force des vagues. Même certains marins flippent. Puis j'ai des problèmes au cœur. Je ne m'en remettra pas ».

Avant, il était entraîneur de chevaux. Il les débourait et les préparait pour les jockeys. Ça ne lui faisait pas peur. « La mer, c'est différent. C'est une vieille dame qui ne se laisse jamais dresser ».

## Les passes d'Arcachon parmi les plus dangereuses d'Europe.

Le couloir d'entrée du bassin d'Arcachon est délimité par la Dune du Pilat au Sud et par la pointe du Cap Ferret au Nord. Entre ces deux extrémités, des bancs de sable dessinent des passes étroites. Ce sont les seules voies d'accès navigables entre le bassin d'Arcachon et l'Océan Atlantique. La puissance des marées érodent et fragilisent ces bancs. La morphologie des passes évolue donc constamment. Des courants très forts.

D'un côté, la puissance de l'océan. De l'autre, le bassin soumis au jeu quotidien des marées. Entre les deux, les passes dans lesquelles doivent s'engouffrer, puis ressortir plus de 370 millions de m<sup>3</sup> d'eau par jour. Les passes deviennent encore plus dangereuses lorsque le vent et une forte houle s'ajoutent.



Mathieu Delmas

## Chronique d'une révolution

- **25 janvier 2011** : 15 000 jeunes égyptiens, rassemblés place Tahrir, réclament le départ du président Hosni Moubarak, au pouvoir depuis près de trente ans.
- **11 février 2011** : Moubarak démissionne et remet le pouvoir à l'armée.
- **janvier 2012** : résultats des législatives, premières élections libres de l'histoire de l'Égypte. Les Frères musulmans en sortent largement vainqueurs (47%). Les salafistes font une percée inattendue.
- **février 2012** : 74 personnes sont tuées dans des violences après un match de football à Port-Saïd.
- **juin 2012** : Mohamed Morsi est élu président avec près de 52 % des voix. Il est le premier civil et le premier islamiste à présider le pays.
- **25 janvier 2013** : le deuxième anniversaire de la révolution est marqué par de violents affrontements entre la police et des adversaires de Mohamed Morsi.
- **30 juin 2013** : manifestations monstres au Caire contre Morsi. Les slogans scandés en janvier 2011 réapparaissent. La contestation est amplifiée par le mouvement *Tamarod* (« Rébellion ») et ses 22 millions de signataires.
- **3 juillet 2013** : l'armée égyptienne renverse Mohamed Morsi.
- **14 août 2013** : le sit-in de la mosquée Rabaa al-Adawiya, occupée par des partisans des Frères musulmans, est réprimé dans un bain de sang. Le bilan officiel est de 600 morts.
- **25 janvier 2014** : affrontements entre partisans du pouvoir et opposants islamistes pour le troisième anniversaire de la révolution.
- **janvier 2014** : le général Al-Sissi annonce la tenue d'une élection présidentielle d'ici mi-avril.

# UN PARFUM DE CHANGEMENT

Les Égyptiennes ont largement participé à la révolution, mais elles n'en ont pas vraiment tiré profit. Aucune amélioration de leurs conditions. Ce constat, de nombreuses Égyptiennes le dressent trois ans après la fuite de Moubarak. Pourtant, la parole s'est un peu libérée en Égypte, un grand pas dans un pays classé au deuxième rang après l'Afghanistan en terme de harcèlement sexuel envers les femmes.

Par Maria Laforcade & Mathieu Delmas

**D**e nombreuses initiatives, au service de la cause des femmes, ont quand même réussi à voir le jour. Un collectif d'une quarantaine d'artistes baptisé WOW (*Women On Walls*) utilise le graffiti afin de véhiculer des idées non pas féministes mais traitant de la femme. Les artistes peignent des fresques aux quatre coins du pays. À Mansoura, à Louxor, au Caire et à Alexandrie, privilégiant les décors urbains. Angie Balata, membre de *Women On Walls* l'explique, « *il faut faire attention car en Égypte on peut aller en prison pour avoir fait du graffiti. Dans*

*les peintures, nous ne pouvons pas parler de politique, mais nous faisons passer des messages implicites à propos des femmes* ». Une fresque peinte dans un parking du centre-ville cairote représente une femme en train de subir un test de virginité. Sur une autre, on voit le corps d'une femme baillonné par le tuyau d'une pipe à eau (chicha) fumée par un homme allongé. Ailleurs, ce sont des groupes de protection qui ont été formés tels que *Be a man* et *Tahrir Bodyguards*. Des choses se font peu à peu, une petite révolution ! D'autant plus que la défi-

nition du mouvement pour l'émancipation des femmes diverge selon les organisations. À *Nazra for feminism studies* par exemple, on enseigne comment être une bonne épouse et on évoque la sexualité, quelque chose d'impensable il y a encore quelques années en Égypte.

### LE HARCÈLEMENT, UNE CAUSE NATIONALE

Le harcèlement n'est toujours pas considéré comme un grand problème national. *Harassmap* qui répertorie de tels actes sur une carte interactive est là pour le rappeler. Cette exploitation des données permet de lo-

caliser le lieu des agressions et de comprendre si certaines zones sont plus touchées que d'autres. L'objectif étant de mettre en place des campagnes de sensibilisation. Cette carte mise en ligne, en accès libre, nécessite que les femmes envoient une description de l'agression dont elles ont été victimes par sms ainsi que l'endroit précis où cela s'est déroulé.

« Mais les femmes ne dénoncent pas les agressions » regrette Mohamed Taymour, membre de *Be a man*. « Il y a une pression de la société et parfois des familles qui les incitent à se taire. Être violée est une honte et souvent les femmes elles-mêmes sont accusées d'en être responsables, de l'avoir provoqué. Certaines femmes pensent que le voile intégral (niqab) peut les protéger contre ces agressions, ce qui selon une étude publiée en 2008 par le centre égyptien pour le droit des femmes est faux, car 20 % des femmes ayant subi une forme de harcèlement sexuel étaient vêtues du niqab ». Pour Mohamed, « les femmes se taisent et subissent le harcèlement au quotidien, dans le métro, dans le bus, dans le taxi... Nous ne disposons pas de statistiques fiables permettant notamment d'identifier l'âge moyen des agresseurs, leur classe sociale, origine géographique... Ici en Égypte, on ne verra pas de femmes seules marcher dans la rue. Lorsque qu'elles prennent le taxi, elles restent tout le long de leur trajet au téléphone avec un proche ou simulant de l'être afin de dissuader le chauffeur d'une éventuelle agression. Il y a eu des dizaines de cas répertoriés de viols perpétrés par des chauffeurs de taxi » et d'ajouter « je suis contre la séparation des femmes et des hommes dans le métro, ce n'est pas une solution. Nous ne pouvons tout de même pas créer des rues

**Samira Ibrahim, considérée comme une des femmes les plus courageuses d'Égypte pour avoir accusé l'armée de viol.**

## Les Femmes du bus 678

Juin 2009. Noha Rushdi Saleh, jeune réalisatrice égyptienne, marche dans les rues du Caire. Le chauffeur d'un minibus passe près d'elle, tend le bras à travers la vitre et lui empoigne la poitrine. De telles scènes sont courantes en Égypte, encore davantage aujourd'hui, trois ans après la révolution. Selon un rapport des Nations Unies datant d'avril 2013, 99,3 % des femmes et jeunes filles égyptiennes disent avoir été victimes de harcèlement sexuel. La plupart du temps, les agresseurs s'en tirent avec quelques insultes. Mais ce jour-là, Noha a choisi de se battre. Elle a forcé l'homme à s'arrêter et l'a trainé jusqu'à un commissariat de police. Le réalisateur égyptien Mohamed Diab a

assisté au procès. Scandalisé par les propos de l'avocat de l'agresseur, il décide alors de faire un film sur le combat de trois femmes, Fayza, Seba et Nelly, qui luttent à leur manière pour mettre fin à ces pratiques. Chaque fois qu'elle monte dans le bus bondé pour se rendre à son travail, Fayza est victime de harcèlement. Un matin, elle décide de se défendre et plante un canif dans le ventre de son agresseur. Elle reçoit le soutien de Seba et Nelly, qui s'organisent pour que la jeune femme ne soit pas démasquée. L'agent de police qui mène l'enquête est un personnage décisif par son ambivalence : « *Essam, c'est l'Égyptien. C'est moi, mon père et tous les hommes ordinaires* », note

Mohamed Diab. « *Un personnage très vrai car bourré de dualités. Il est bon mais il n'a pas toutes les données lui permettant de traiter justement le problème* ». Le film du réalisateur égyptien a suscité de vives réactions dans son pays, ce qui a au moins permis qu'il soit vu très largement. Difficile encore de mesurer son impact sur les mentalités. Mais sa force réside dans sa simple existence. « *Pour ce sujet, le vrai problème c'est le silence* », confirme Mohamed Diab. « *Heureusement, ce film a fait bouger les eaux stagnantes* ».

Les femmes du bus 678, un film de Mohamed Diab, avec Nahed el Sebaï, Bushra Rozza et Nelly Karim (2012).



réservées aux femmes ! Si les Égyptiens comprenaient qu'il s'agit là d'une cause nationale, cela serait déjà un premier pas. À travers les femmes, toute la société dans son ensemble, souffre du harcèlement ».

Marion Touboul, journaliste pour Arte en Égypte depuis cinq ans confirme « voir du harcèlement en permanence. Vis à vis des étrangères, cela se manifeste par une espèce de sans-gêne, les hommes se pensent libres de dire ce qu'ils veulent car ils croient que tu ne vas pas comprendre. J'ai vu des Égyptiennes qui ne disaient rien, je ne sais pas comment elles arrivent à être aussi soumises, je n'explique pas cette soumission ».

**DÉNONCER LE HARCÈLEMENT À LA POLICE?**

Le harcèlement est utilisé depuis la révolution de 2011 comme une arme politique afin de terroriser les femmes pendant les rassemblements. D'où la création d'organisations de défense des femmes telles que *Tahrir Bodyguards* et *Be a man*. De telles violences contre les femmes ont été préméditées et orchestrées par des hommes en scooter, selon Marion Touboul. Le but est de dissuader les femmes de descendre dans la rue. « Ce sont des agressions sexuelles à caractère politique ». Comme ce 9 mars 2011. « Deux mois après la révolution, lors d'un rassemblement sur la place Tahrir, des femmes ont été rassemblées dans le musée égyptien par la police militaire. Ce jour-là, elles ont été contraintes de subir un test de virginité. »

Une seule des femmes pré-

sentes ce jour là a osé dénoncer cette infamie, elle avait 25 ans à l'époque. N'importe quelle autre Égyptienne se serait cloîtrée chez elle de honte après une telle humiliation. Pas elle. Considérée comme la femme la plus courageuse d'Égypte, elle a décidé de ne pas se laisser faire. Elle a porté plainte contre l'armée et a comparu devant le tribunal militaire accusant l'armée de viol. Le 29 décembre 2011, la cour administrative a donné ordre à la police militaire d'arrêter de pratiquer des tests de virginité. Elle s'appelle Samira Ibrahim.

En arabe, pour désigner les femmes de poigne comme elle, on dit que « c'est un homme », comme quoi... ➔

« This is the car for ladies »

Une sensation étrange. Des dizaines de regards insistants braqués sur moi, des regards féminins. « Beaucoup de femmes dans ce wagon décidément ! » L'une d'elle s'approche de moi, « this is the car for ladies », me dit-elle. À Maadi, la station suivante, je descends du train puis me rends dans un autre wagon, celui des hommes et des femmes accompagnées. Surpris par cette habitude, je décide d'en savoir plus et d'interroger Marion Touboul. Elle m'explique que ce sont les femmes elles-mêmes qui, désespérées par le harcèlement dans les métros bondés, ont décidé de créer des voitures séparées. Chaque rame de métro comporte deux voitures réservées aux femmes. Elles sont positionnées en milieu de rame. Il y a bien une indication au-dessus de chaque porte sur les voitures des femmes, mais il faut croire que je n'étais pas assez réveillé ce jour-là ! Mohamed Taymour explique cette coutume. « Avant, les deux voitures réservées

aux femmes étaient en début de rame, derrière la cabine du conducteur. En décembre 2007, dans le métro à Helwan, le train numéro 204 a percuté le bâtiment du terminus. Il y a eu trente-huit passagers blessés très gravement. Selon Mohamed Suleiman, le conducteur, environ quinze mètres avant l'entrée de la station, il y a eu une dispute dans la voiture des femmes. Ce sont les cris qui l'ont alerté et il a décidé de sortir de sa cabine alors que le train continuait à avancer et le train a déraillé. » Des enquêtes ont été entreprises, dont l'analyse de la boîte noire du train. L'entreprise gestionnaire du métro, a considéré que les femmes étaient la cause de l'accident, le conducteur n'étant pas responsable du drame. Depuis, les voitures pour femmes sont placées en milieu de train. Dorénavant, le conducteur ne pourra donc plus être distrait par les femmes et risquer un accident... Nous voilà rassurés ! Au Caire, ce sont les hommes qui déraillent.



Matthieu Delmas

**Fresque réalisée par Women On Walls, un collectif d'artistes qui se bat pour les droits des femmes.**



Matthieu Delmas

# ÊTRE UNE FEMME

Au grè de nos rencontres, ces huit Bordelaises nous ont expliqué si être née femme, a pu être un obstacle dans leur vie.

Par Élise Henry



## MARYSE

« Dans ma vie, le fait d'être une femme ne m'a jamais empêchée de faire quoique ce soit. J'ai un très fort caractère et un petit côté masculin. C'est sûrement ça qui a fait la différence. »

**SAKINA**

« Être une femme, m'a empêchée de voler de mes propres ailes. Mon père a refusé que j'épouse l'homme que j'aimais et j'ai dû me marier avec celui qu'il m'avait choisi... Un mariage arrangé mais depuis j'ai eu le courage de divorcer. »

**VAN**

« Adolescente au Vietnam, je voulais devenir journaliste reporter de guerre. Ma famille, surtout mon père, n'a pas voulu. Pour lui, c'était un métier trop dangereux pour une femme. En France, c'est différent. Les hommes et les femmes sont égaux. »

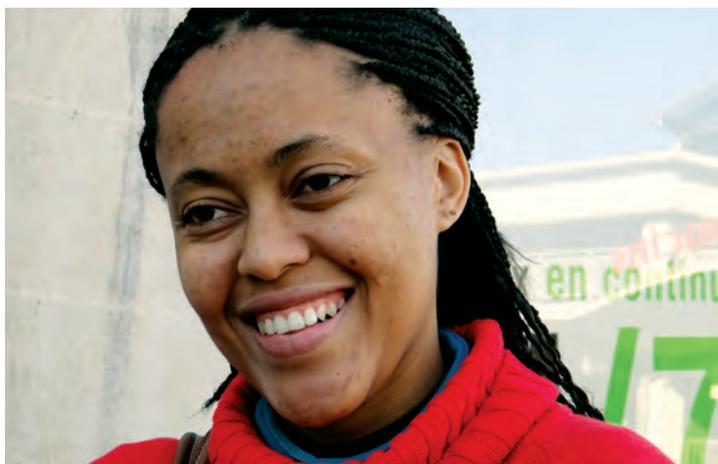
**EMILIENNE**

« Jamais rien ne m'arrête. Je suis une battante et j'ai toujours tout fait pour avancer. Je suis une femme et je travaille pour être indépendante, et me faire respecter. »



**SABRINA**

« Au fond, j'aurais tellement préféré être un homme. C'est plus simple. Enceinte, je rêvais d'avoir un petit garçon. J'ai eu une fille et je l'éleve en lui disant qu'on est aussi forte que les hommes. »

**DIANE**

« Être une femme ne m'a jamais posé aucun souci. C'est plutôt mon mec que ça dérange quand par exemple je veux bricoler... J'aime bien faire ma princesse, mais à l'intérieur, je suis un petit bonhomme. »

**ELLA****ANNE-MARIE**

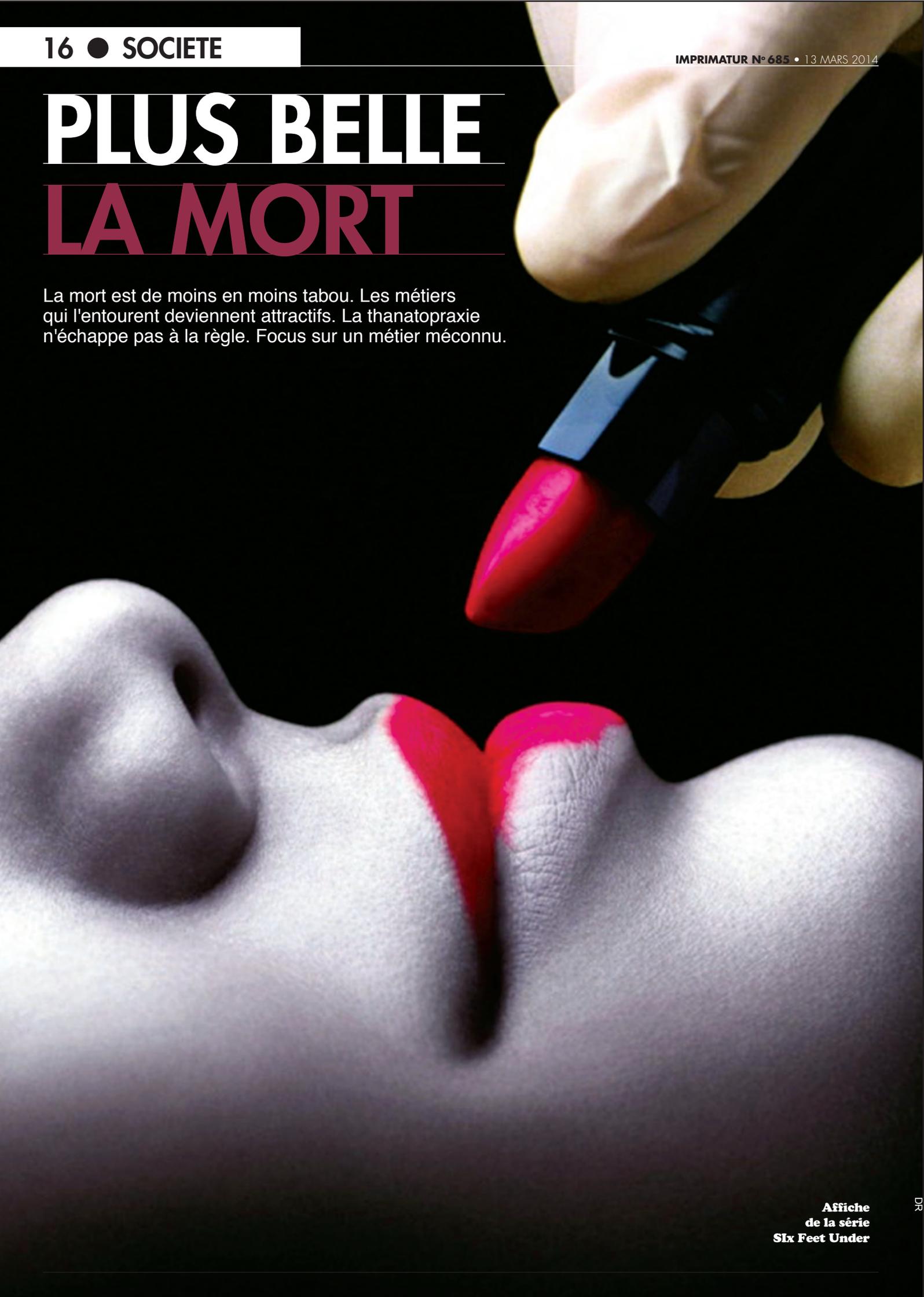
« Je ne me suis jamais rien refusée sous prétexte d'être une femme. Mais parfois, il faut savoir mettre ses ovaires sur la table et se battre plus que les mecs pour prouver ce qu'on vaut. »

« Je suis contente d'être une femme. On a une certaine liberté même si on doit être forte physiquement face à certaines situations. Je refuse juste qu'on me réduise à une future mère, je ne veux pas d'enfants et on nous met trop la pression avec ça. »



# PLUS BELLE LA MORT

La mort est de moins en moins tabou. Les métiers qui l'entourent deviennent attractifs. La thanatopraxie n'échappe pas à la règle. Focus sur un métier méconnu.



**O**n pourrait les confondre avec des médecins légistes. Gants blancs, blouse et masque de protection pour éviter d'inhaler des produits toxiques. Pourtant, les thanatopracteurs exercent un métier bien à part. La thanatopraxie, est la technique permettant de préserver le corps d'un défunt de la décomposition naturelle. Objectif : rendre « plus vivant » le défunt pour les funérailles. Selon l'Institut National de Recherche et de Sécurité (INRS), la France compterait environ 1 000 thanatopracteurs. Des salariés de pompes funèbres et des indépendants qui exercent au domicile des familles ou à la morgue. Ils pratiqueraient 200 000 soins de conservation chaque année, soit 40 à 50 % des morts. Ces soins plaisent de plus en plus. Le nombre de prestations augmente de 7 à 10 % par an. Il y a quatre ans, deux cents étudiants se formaient. Aujourd'hui, ils ne sont plus qu'une cinquantaine à être autorisés à le faire, dans un secteur déjà saturé. L'intervention d'un thanatopracteur coûte entre 200 et 500 euros pour un travail qui dure au minimum une heure trente. Ce tarif s'ajoute aux dépenses liées au décès. Mais à quoi correspond vraiment le

Par **Éléonor Douet**

métier de thanatopracteur ? Jean, 49 ans, a commencé ce métier il y a sept ans. Il a décidé de se lancer alors qu'il était ambulancier.

« *La première fois que j'ai dû travailler seul sur un corps, ça a été étrange. Je devais contrôler l'émotion et le stress. Tout dépendait de moi. Il fallait donner un aspect paisible à cet homme qui reposait sur la table de travail. Sa famille devait pouvoir le regarder sans appréhension une dernière fois.* » Pour Jean, qui exerce aujourd'hui en région

parisienne, le plus difficile à gérer reste la famille et les proches.

« *Lorsqu'on arrive dans leur maison, l'ambiance est lourde. On le sent tout de suite. Les*

*proches ne veulent même pas regarder le mort.* »

#### PARVENIR À REGARDER LE MORT

Le travail de Jean se déroule en plusieurs étapes. Il doit d'abord stopper le processus de décomposition. « *Je dois éliminer les bactéries. Pour cela, on injecte une solution à base de formol.* » Ce sont huit à dix litres de produit qui sont injectés dans le cadavre. Ensuite, il faut faire « la toilette », comme le décrit Jean. « *On nettoie la peau, les ongles, les cheveux.* »

Jean ne le précise pas, mais un thanatopracteur masse les

## Bientôt des soins funéraires pour les séropositifs ?

La pétition en ligne « Pour la levée de l'interdiction de soins funéraires pour les personnes séropositives » lancée par Jean-Luc Roméro, président d'Elus locaux contre le Sida a recueilli 82 477 signatures depuis le début du mois de décembre 2013.

Pour le moment, l'article 2 de l'arrêté ministériel du 20 juillet 1998 précise qu'il ne peut être délivré d'autorisation de pratiquer des soins de thanatopraxie sur le corps d'une personne décédée d'hépatite virale, d'infection au VIH.

L'IGAS (l'Inspection générale des affaires sociales) et l'IGA (Inspection générale de l'administration) ont préconisé dans un rapport, la levée de l'interdiction des soins funéraires pour les personnes atteintes par le VIH.

Une forme de discrimination dénoncée depuis plusieurs années par différentes associations de lutte contre le Sida, par le Conseil

national du Sida. Pour elles, il n'y a aucune raison scientifique qui justifie cela.

Faux rétorquent les thanatopracteurs. Dans le journal *Le Monde*, Cédric Ivanès, président du syndicat professionnel des thanatopracteurs indépendants et salariés explique « *Nous utilisons des objets tranchants, même en mettant des gants un peu plus épais, il y a toujours un risque de piqûre. Nos outils ne sont pas à usage unique, nous ne pouvons prendre un tel risque.* »

Mais si les défunts porteurs du VIH ne peuvent avoir de soins funéraires, comment présenter le corps aux familles qui le souhaitent ? « *Il est possible de faire une toilette mortuaire, répond Cédric Ivanès. La seule différence, le corps ne sera pas conservé par des produits qui nécessitent l'emploi d'objets coupants mais simplement par un lit réfrigérant.* »

bras et les jambes pour masquer l'effet rigide du corps. Les paupières sont parfois collées entre elles. « *Si les yeux restaient ouverts ça pourrait donner un aspect étrange et traumatisant pour les proches.* », explique-t-il. La bouche est cousue. Les orifices naturels sont bouchés.

« *Certaines personnes veulent devenir thanatopracteur, avec une méconnaissance frappante du métier tel qu'il est vraiment. Des*

*élèves postulent dans des écoles en pensant esthétique et médecine légale. Ils ne réalisent pas qu'ils seront amenés à boucher des orifices.* », explique Florence Fresse, déléguée générale de la Fédération française des pompes funèbres. Le maquillage est la dernière étape. Le thanatopracteur s'aide parfois d'une photo récente du défunt pour rester fidèle à son apparence. « *Ce sont des cosmétiques spécifiques. Ils éliminent l'effet post-mortem*

**200 000 personnes bénéficient des soins funéraires chaque année.**



**Le film japonais *Departures* retrace le quotidien de deux thanatopracteurs dans une société où ce métier est tabou.**



accentué par la couleur violacée que prend la peau du défunt. On gomme la crispation qui peut apparaître sur certaines personnes. Au final, on part en laissant une personne apaisée, comme endormie. La famille et les proches n'ont plus ce rejet, ils osent le toucher. Le deuil est plus simple à ce moment là. »

#### MÉTIER À RISQUES

Si le métier de thanatopracteur reste à part pour une partie de la population, Jean ne le voit pas de cette façon. « Au fur et à mesure, on ne voit plus la mort. Ces corps allongés sur la table deviennent nos outils de travail. Cela peut en choquer certains mais c'est la réalité. Il n'empêche que l'on a beaucoup de respect pour le défunt. Cela fait partie du métier. »

La thanatopraxie comporte des risques pour les praticiens. Ils travaillent souvent dans les sous-sols peu aérés des chambres mortuaires et sont en contact avec des produits toxiques susceptibles de provoquer des cancers.

Le formol ne disparaît d'ailleurs pas. Il passe dans les nappes phréatiques si le corps est enterré. En cas d'incinération, le formol se transforme en dioxines.

Seules la France et la Grande-Bretagne autorisent la pratique de la thanatopraxie. Elle est interdite aux Pays-Bas, au Luxembourg et dans les pays scandinaves. En cause, la dangerosité des produits manipulés. Dans le reste de l'Europe, son utilisation est restreinte à des

cas exceptionnels de transports de corps. La pose de glace carbonique et l'utilisation de rampe réfrigérante restent les méthodes les plus employées.

La religion compte également dans la pratique de la thanatopraxie. L'Islam ne l'autorise que pour le rapatriement des corps depuis un autre pays. Le bouddhisme n'accepte pas l'injection de formol. La religion juive ne tolère la thanatopraxie que pour le retour du corps en Israël. Les orthodoxes n'admettent pas cette

## Au départ réservés aux gens fortunés et aux célébrités

pratique, alors que les catholiques et les protestants l'autorisent.

En France, la thanatopraxie apparaît dans les années 1960. A cette époque, on comptait quatre cents thanatopraxies pratiquées chaque année. Bien loin des 200 000 d'aujourd'hui.

Si ce sont d'abord les grands noms et les grandes fortunes comme Edith Piaf, Claude François ou Jean

Cocteau qui peuvent se le permettre. Peu à peu, toute la société peut s'offrir ce traitement. La pratique se démocratise à la fin des

années 1990.

En cas de décès à domicile, la pose de glace carbonique ralentit le processus de décomposition. Pourtant, 80 % des décès ont lieu dans des centres de soins disposant de cases réfrigérées. Les soins funéraires seraient donc la plupart du temps inutiles. Mais alors pourquoi 200 000 interventions chaque année ? L'Association française d'Information Funéraire (AFIF) pointe du doigt les pompes funèbres qui, sous couvert de « pratiques respectueuses pour le défunt », en profiteraient pour augmenter les coûts pour les familles. ☞

## DES FORMATIONS INÉGALITAIRES

Plusieurs écoles forment à la thanatopraxie. Prix, contenu, de fortes différences apparaissent.

Pour devenir thanatopracteur, il faut obtenir le diplôme national de thanatopraxie délivré par le ministère de la Santé. Il est préparé par les universités de Lyon et d'Angers qui demandent seulement le bac et par plusieurs écoles privées. Certains établissements comme l'EFSSM (École française de soins et sciences mortuaires) ou l'École nationale d'administration et des techniques du funéraire ne forment que des candidats issus des entreprises de pompes funèbres

ou des agents de collectivités territoriales.

Entre public et privé, le prix n'est pas le même. La formation de thanatopracteur s'élève à environ 10 000 euros à Garche, 6 700 euros à la Wilkins Embalming Academy (Charente), 4 000 euros à Paris Gobelins, 5 800 euros à Avignon, 2 000 euros à Lyon et 1 000 euros à Angers. Ce prix inclut seulement la formation. À cela il faut rajouter le prix à payer au maître de stage. Entre 15 et 20 euros le soin. On peut s'étonner

du montant à verser au maître de stage mais il faut savoir qu'un étudiant en formation demande du temps. Le thanatopracteur-formateur va donc réaliser moins de soins. Il compense ses pertes par la rémunération de l'étudiant.

Au programme des études : anatomie, théorie des soins de conservation, microbiologie, toxicomanie, histologie, médecine légale et restauration. L'examen comprend une épreuve écrite de 6 h et la réalisation d'un soin de conservation.

# DOWN. SET. GO !

## POUR LA CROSSE

### À BORDEAUX



Un nouveau venu parmi les sports à Bordeaux ! Une équipe s'entraîne depuis octobre dernier à la crosse. Ce sport est originaire d'Amérique du Nord, et c'est une Bordelaise de 17 ans qui a monté l'équipe, de retour après une année passée dans un lycée américain.

Kévin Morand

**U**n. Deux. Puis trois. Et finalement cinq... Ils sont encore peu nombreux à s'entraîner à la crosse, à côté des équipes de hockey sur gazon. Ils cohabitent sur le même terrain en synthétique du club de Villa Primrose, à Bordeaux. C'est le charme de la petite équipe qui en est encore à ses balbutiements. 18 heures, ce mardi soir de mars. Une pluie fine tombe sur le stade Batany, dans le quartier de Caudéran. Abed Slimani est le premier arrivé. Passé par une filière sport-étude en rugby et football américain, il s'occupe de la préparation physique de l'équipe. « *La présence aux entraînements est assez fluctuante. On peut être un coup six, d'autres fois dix. Ça dépend un peu du temps* » glisse-t-il.

Pour le moment, Abed est le seul au rendez-vous. Il tient déjà en main le curieux équipement qui donne son nom à la discipline. La crosse permet de capter et garder dans son filet la balle rigide que les joueurs se passent sur le terrain, en direction du but adverse. La crosse, à son origine, est pratiquée par les Amérindiens. Ils y voyaient un moyen de régler leurs

Par Kévin Morand

différends. Les Européens s'y sont mis. Aujourd'hui, il s'agit d'un sport très répandu en Amérique du Nord, notamment dans les universités au même titre que le base-ball ou le football américain, et plus largement dans le monde anglo-saxon.

Anna Gatignol est la prochaine à se présenter à l'entraînement. Bordeaux lui doit l'arrivée de ce nouveau sport. Cette lycéenne de 17 ans a lancé le mouvement en septembre dernier. « *J'ai passé un an dans un lycée aux États-Unis, en Caroline du Nord. J'ai découvert là-bas cette activité. Quand je suis rentrée à Bordeaux, j'ai voulu continuer, et comme il n'y avait pas encore d'équipe, j'en ai lancé une* » explique-t-elle.

Débarqué depuis une semaine à Bordeaux, Daniel est étudiant en Erasmus pour le semestre. Il pratique la crosse en Allemagne depuis trois ans et demi. Coup de chance, il a trouvé l'équipe grâce à Internet. Il va donc pouvoir continuer à s'entraîner pendant son passage sur les bords de la Garonne. Enfin, Antonia Giraud arrive avec son jeune fils, et une amie qui

vient « *donner un coup de main à l'équipe* ». Cette Américaine travaille au consulat de Bordeaux depuis 5 ans. Elle a pratiqué la crosse outre-Atlantique. Quand elle a vu sur Facebook qu'une équipe se montait à Bordeaux, elle ne pouvait passer à côté de l'occasion. Du coup, elle est la plus expérimentée de l'équipe, c'est elle qui pilote l'entraînement.

#### HOMMES/FEMMES : DES RÈGLES DIFFÉRENTES

La technique passe en premier : face au mur, face au but, jeu de passes en mouvement... La balle est au centre des attentions, et vole de crosse en crosse. Le physique n'est pas oublié : gainage et pompes concluent l'entraînement. « *C'est un sport très "cardio". On est constamment en déplacement, pour avancer vers le but ou pour le remplacement* » précise Abed.

Les règles sont très différentes selon les sexes. Les hommes jouent à dix, et tous les coups sont permis dans les trois mètres autour de la balle. Y compris avec la crosse. Les protections sont en conséquence : casque, protège-dents, coudières, coquille... La balle, lancée avec force, peut faire

des ravages, plus que les coups de crosse. Chez les femmes, ce sont des équipes de douze, et le contact est moins présent. L'équipement est donc moins contraignant : un protège-dent et un masque. La crosse aussi est différente. Le filet de la crosse féminine est plat, quand celui des hommes a une poche pour mieux garder la balle. « *Down. Set. Go !* » sont les trois commandements de l'arbitre lors de chaque engagement.

Dans cette petite aventure, les femmes sont jusque-là plus nombreuses. Mais l'équipe recrute toujours. Pour mieux se faire connaître des Bordelais, les prochains entraînements seront délocalisés sur le quai des Sports. Les volontaires pourront s'initier et poser des questions sur ce sport encore méconnu. Avec un objectif affiché : réunir un nombre suffisant de joueurs pour participer à des tournois pendant l'été. 📧

Entraînements les mardis et jeudis soir. Contact via la page Facebook : Bordeaux Lacrosse, sur Twitter @BdxLacrosse, et sur bordeauxlacrosse@gmail.com

# RUMEURS & MEDIAS

## JE T'AIME, MOI NON PLUS?

Alain Juppé renoncerait à se présenter aux municipales à Bordeaux ! Ceci est une rumeur. Une de plus. Un bruit de couloir, qui circule de bouche-à-oreille. Pas de fumée sans feu. Le royaume du « on » et du conditionnel comme mode de conjugaison unique. Des brèves de comptoir PMU aux apéritifs d'inatoires du XVIème, ça y est, tout le monde est au courant, on le lit dans tous les journaux. Alors, médias et rumeurs, culs et chemises ou serviettes et torchons ? Commentaires.

**S**exe, catastrophes apocalyptiques, cancers, usurpations, jeux de pouvoir. La rumeur dans les médias est un bruit latent qui se transforme vite en vague déferlante. Elle est souvent catégorisée comme représentation des angoisses de la foule, une information libre et populaire, circulant à toute vitesse, laissant grande place à l'irrationnel et aux fantasmes les plus farfelus. Face à elle, les médias, gardiens de l'information véritable tels des Vestales antiques, s'empresseraient de mettre le holà à ces mouvements de populace, d'apporter la vérité vraie à tous ces damnés fifrelins colportant ces sornettes. Mais qu'en est-il vraiment ? Les médias éclairent-ils sur ces marasmes le petit cercle des happy few informés ou au contraire confortent-ils ces rumeurs ? Pour Pascal Froissart, sociologue qui a longtemps étudié ce phénomène,

Par Eléa Giraud

la rumeur n'est pas le monopole des classes populaires, s'affolant devant les dernières feuilles de chou. Contrairement aux préjugés, ce sont les élites, les plus consommatrices d'informations médiatiques, qui y sont les plus sensibles et les plus crédules. « Les membres de l'intelligentsia sont deux fois plus convaincus de la véracité des rumeurs que les paysans ! » écrit-il dans « *La Rumeur, histoire et fantasmes* ».

### LA RUMEUR, NOUVEAU GENRE JOURNALISTIQUE

Sous couvert de diffuser avec des gants blancs des on-dits dont la responsabilité ne saurait incomber aux journalistes, les médias sont en réalité les premiers chaînons de la transmission des rumeurs. Ils leur apportent légitimité, les font passer de l'officieux à l'officiel

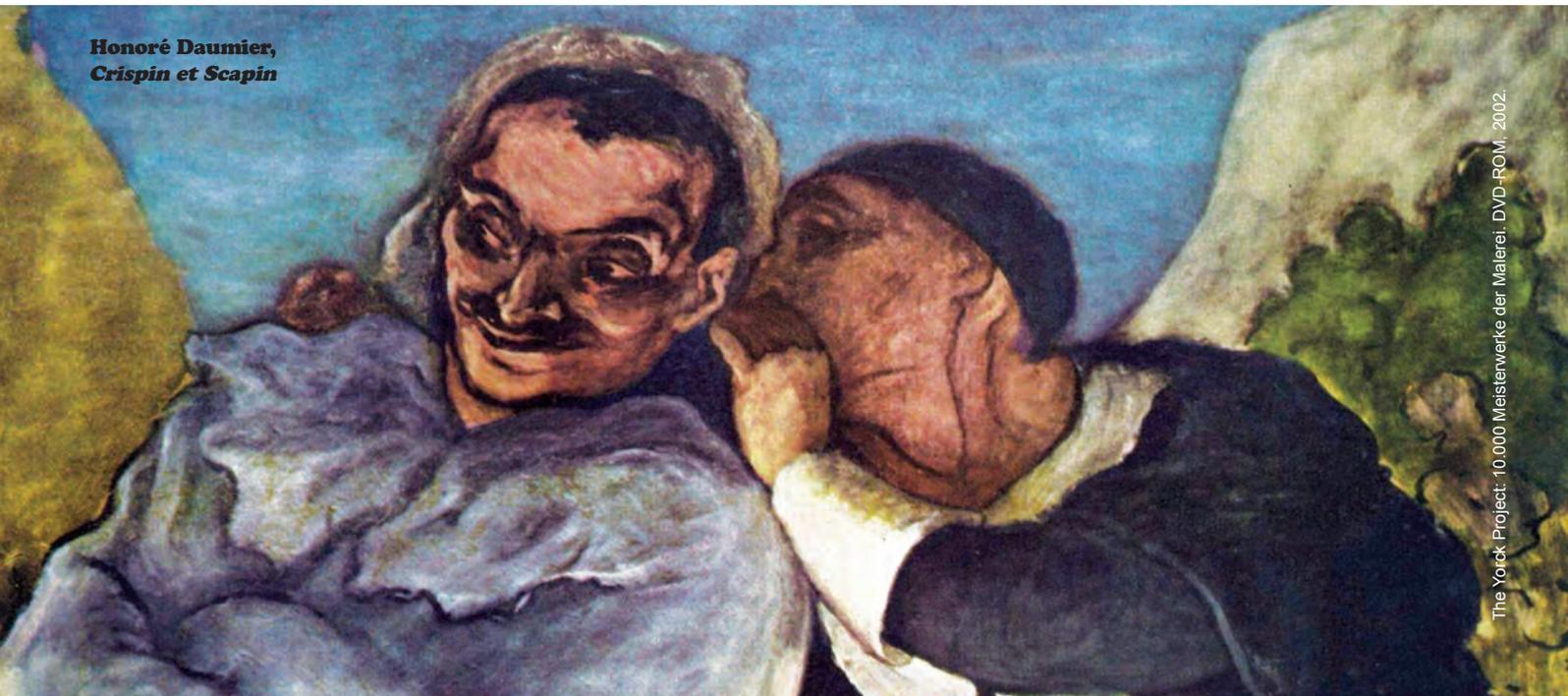
à vitesse intergalactique. Ils sont pris entre plusieurs feux. La pression du lectorat qui désire avoir le plat de résistance et savoir le dernier rebondissement de l'affaire. La perspective du pactole, quand on sort avant tout le monde le scoop, voir par exemple les ventes de Closer après la publication des photos volées de François Hollande et Julie Gayet (610 000 exemplaires en kiosque, et désormais des ventes sur internet jusqu'à 30 euros le magazine). La peur du silence gênant, de ne pas traiter ces nouvelles qui paraissent partout. Et l'impossibilité d'une vérification fiable de ces bruits de couloirs faute de temps. Tous ces éléments participent à entretenir le « style rumoral », selon l'expression d'Axel Gryspeerdt, sociologue des médias. La rumeur devient un genre journalistique à part entière. Son contenu est enrobé, paré de sous-entendus, doubles

négligences, et auto-critiques plus ou moins hypocrites sur l'emballage médiatique. Bourreaux et victimes de ce phénomène, les journaux doivent répondre à ce besoin universel de mystère, de scoop, et ne peuvent affronter la déception fatale d'un lecteur qui ne trouverait pas dans son dada de journal quelques lignes sur les bruissements du moment. « *Le couple rumeur/information est aussi maudit que jamais divorcé !* » note Pascal Froissart.

Mais minute, que dire des rumeurs qui se révèlent finalement des infos, des vraies, des propres ? C'est là le hic dans l'histoire, la source même de son succès, comme le loto ou le tiercé : oui, des fois, la rumeur s'avère véridique. Que le flot ininterrompu des fausses rumeurs soit le prix à payer pour ces rares bastions de vérité et de révélation, là est une question à laquelle bien malin qui saurait répondre. On touche ici au dilemme même du journaliste, qui préfère parfois raconter une belle histoire qu'une histoire vraie.

La rumeur n'est pas le plus vieux média du monde, mais serait la première muse des journaux, à la fois haïe et adulée. Attention, ceci est encore une rumeur. ➔

Honoré Daumier,  
*Crispin et Scapin*



# UN MOOK

## BIEN BIEN BIEN



Well, well, well

Marie Kirschen, ancienne chef de rubrique du site lesbien de Têtu s'est entourée de dix autres journalistes. Ensemble, elles ont créé *Well, Well, Well* un « mook » contraction de magazine et book, 100 % lesbien de 128 pages. Entièrement financées grâce à un site de crowdfunding, elles ont bouclé leur budget en à peine quinze jours.

### Qui sont les rédacteurs de cette revue ?

Nous sommes un noyau de onze personnes et deux graphistes, que des femmes. Parmi elles, on retrouve entre autres des anciennes journalistes et pigistes de Têtu. Nous travaillons également avec des photographes, dessinatrices, etc. Ce sont des personnes dont je connaissais l'intérêt pour les thématiques de *Well, Well, Well*.

### Justement, parlez nous de ce projet *Well, Well, Well*

J'ai remarqué qu'en même temps que Têtu fermait, d'autres médias lesbiens disparaissaient aussi, comme *La dixième muse* par exemple. Je trouvais ça dommage. Il faut dire que les lesbiennes sont quasiment invisibles dans la presse généraliste. Leurs thématiques ne sont pas assez abordées. Ce genre de presse spécialisée est vu comme segmentant. On voit déjà peu de femmes dans les médias, alors des femmes lesbiennes encore moins. Le but est de combler un manque dans le paysage médiatique français. Et on a choisi le mook principalement pour son format long. La revue paraîtra tous les six mois. Ça n'a jamais été fait,

### Propos recueillis par Anthony Michel

et de cette manière, on ne concurrence aucun autre média.

### De quoi va-t-on parler dans *Well, Well, Well* ?

On axe beaucoup sur la culture. Mais aussi sur des reportages à l'étranger, on veut montrer comment vivent les lesbiennes dans le monde par exemple. Un des objectifs, c'est quand même de faire un bel objet, avec pas mal de photos. L'histoire du mouvement lesbien et féministe, est un autre des sujets qui nous intéressent.

### Que va-t-on trouver dans le premier numéro ?

Dans le premier numéro, on aura une interview de la réalisatrice de *Tomboy*, Céline Sciamma, une rencontre avec la photographe sud-africaine Zanele Muholi et une autre avec une réalisatrice de porno lesbien féministe. On a la chance pour ce numéro d'avoir Virginie Despentès. Elle rédigera un texte dans nos colonnes. On aimerait bien pérenniser ce genre de participations d'auteures, réalisatrices, écrivaines pour les prochains numéros. Le format permet

de prendre du recul et de faire de l'analyse.

### Vous ciblez un lectorat uniquement lesbien donc ? Pas peur d'être taxées de communautaires ?

Bien évidemment, nous attendons un lectorat majoritairement lesbien. Pour autant, on espère aussi que ça puisse intéresser les hétérosexuelles. Il y a des choses qu'elles pourraient découvrir ! Même les hommes pourraient y trouver leur compte ! Dans le milieu féminin et lesbien, les gens sont plutôt enthousiastes quand je leur parle de cette revue. D'autres sont réfractaires. Ils sont persuadés que ça mettrait en danger le pacte républicain ! Je constate qu'il y a plein de magazines spécialisés, certains pour les hommes, d'autres pour les femmes (hétérosexuelles) et personne n'y voit du communautarisme. Et pourtant, ces magazines se développent et sont bien implantés. Puis, on empêche personne de nous lire.

### Passer par Ulule, c'est éviter le modèle économique classique en crise ?

On savait qu'on ne pourrait

pas compter sur la publicité. Les annonceurs sont généralement frileux concernant les médias gays et lesbiens. Donc on va fonctionner sans publicité. Nous faisons une croix sur notre rémunération, mais au moins, nous sommes libres ! On ne dépendra de personne. L'idée était qu'on fasse un média pour nos lectrices et nos lecteurs. Il était donc logique de passer directement par eux. C'est d'ailleurs de cette manière que le projet est viable. C'est en ça qu'il s'appuie sur le lectorat. Notre démarche était de proposer notre projet de revue sur Ulule et d'inciter les internautes à nous aider s'ils/elles étaient intéressé(e)s. Si tout se passe bien, les ventes du premier numéro financeront le deuxième, et ainsi de suite.

### Et pourquoi *Well, Well, Well* au fait ?

Il s'agit d'une expression américaine qu'on aimait bien. Et puis c'est le nom d'une chanson plutôt cool du groupe Le Tigre. 🐼

Le 1er numéro de *Well, Well, Well* paraîtra ce printemps, et ensuite tous les 6 mois en librairie, puis sur internet.

Par Anthony Michel  
Maria Laforcade  
Damien Gouteux & Elise Henry

## LA NAISSANCE DE MARY POPPINS

FILM

DU LIVRE AU FILM, L'HISTOIRE VRAIE D'UN CHEF-D'ŒUVRE

EMMA THOMPSON  
TOM HANKS



DANS L'OMBRE DE MARY  
LA PROMESSE DE WALT DISNEY

« Dans l'ombre de Mary, la promesse de Walt Disney » est un film réalisé par John Lee Hancock, connu pour son film *The Blind Side* nommé aux Oscars en 2010. Tiré de faits réels, le dernier du réalisateur américain se déroule dans les années 60 lorsque Pamela Lyndon Travers, auteure de *Mary Poppins*, après des années de discussions, daigne enfin laisser une chance à Walt Disney de la convaincre d'adapter son roman en film. L'histoire aurait pu simplement raconter les coulisses

de cette rencontre entre ces deux personnages. Le premier atout de ce film est d'insister sur l'enfance de Pamela L. Travers, et sur la genèse de cette célèbre nounou supercalifragilisticexpialidocious. Le contraste subtil des scènes voyageant entre passé et présent parvient à rendre touchante cette auteure intransigeante. Nostalgique, le film n'en reste pas moins drôle. Bien qu'estampillée Disney, l'histoire tourne autour d'un personnage fort et réel. Le flegme britannique campé par la talentueuse

Emma Thompson interprétant Pamela L. Travers, s'oppose à l'extravagance américaine. Tom Hanks dans le rôle de Walt Disney n'est qu'une copie certes réussie du maître de l'animation mais son personnage, évoluant dans l'ombre de l'auteure, ne touche personne. L'autre grande réussite de ce film repose sur les liens qui unissent les différents personnages, notamment ceux de l'écrivaine avec son père. À la sortie de la séance, on a une terrible envie de (re) visionner *Mary Poppins*...

## DIPLOMATIE, PARIS BRÛLE-T-IL?

FILM

La nuit du 24 au 25 août 1944. Les troupes françaises sont aux portes de la capitale. Dans quelques heures, le général De Gaulle libérera Paris du balcon de l'Hôtel de Ville. L'issue de la guerre est scellée, la débâcle allemande est totale. Le général Von Choltitz (Niels Arestrup), gouverneur de la capitale, reçoit un dernier ordre de Berlin : détruire Paris. Faire sauter le pont des Arts, inonder les quais de Seine, raser Notre-Dame, bombarder l'Opéra, anéantir la Tour Eiffel. « *Après moi le néant* », se dit Hitler, qui veut emporter dans sa chute tout ce qui peut symboliser une grandeur qui n'est pas la sienne. Il imaginait construire un empire à la gloire de son peuple, son rêve s'est brisé sur l'acier des chars des Alliés. Alors tout doit disparaître. Mais ses plans sont contrariés par la persévérance d'un homme, le consul de Suède à Paris, Raoul Nordling (André Dussolier), qui se rend à l'hôtel Meurice pour tenter de convaincre le général allemand de désobéir. Le film,

de Volker Schlöndorff, adapté d'une pièce de Cyril Gély, tient dans cet affrontement : les ruses du diplomate face à l'intransigeance du militaire. Le pouvoir des mots face à celui de la force. On peut reprocher au réalisateur de ne pas assumer jusqu'au bout la théâtralité de sa mise en scène lorsqu'il rompt le huis-clos entre les deux hommes et montre des scènes de combats de rue qui font perdre au film un peu de son intensité. Mais reste l'essentiel, la précision des dialogues, qui ne laissent pas une minute de répit au spectateur. Tout n'est que persuasion, velours et subtilité dans la bouche du consul. « *Il y a une limite au-delà de laquelle l'obéissance cesse d'être un devoir* », lance-t-il à Von Choltitz. La sobriété de la mise en scène donne encore plus de force à l'interprétation des deux acteurs. Ils se tourmentent autour comme deux boxeurs sur un ring, sans qu'on sache lequel des deux mettra l'autre K.O. L'aube qui se lève sonne la fin du combat et donne Paris vainqueur.



ANDRÉ DUSSOLIER

GAUMONT

NIELS ARESTRUP

Une nuit pour sauver Paris de la destruction.

Diplomatie  
UN FILM DE VOLKER SCHLÖNDORFF

05 MARS

64<sup>e</sup> Festival International de Berlin  
www.diplomatie-lefilm.com  
facebook.com/diplomatie.lefilm

# ANTISOCIAL LIVRE

Les romans *Crash* et *I.G.H.*, de l'écrivain britannique James Graham Ballard ressortent en poche le 13 mars 2014 aux éditions Folio. Ces deux œuvres sont dans la veine sociale de l'auteur, ou plutôt antisociale.

**I.G.H.** - Ce sont ces immeubles de grande hauteur qui poussaient comme des champignons dans les années 70. On y voyait là, la cité idéale, avec ses commerces, sa piscine, intégrée dans une seule et même structure verticale. J.G. Ballard pose son regard sur cette société, et, bien vite, le vernis social et moral se craquelle peu à peu puis s'effondre complètement. L'entassement humain des grands ensembles devient le creuset d'un jeu de massacre où les instincts primaires de prédation, territoriaux, et

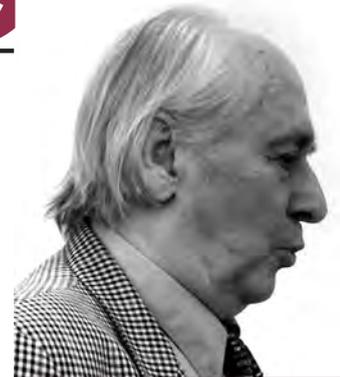
sexuels se libèrent. Une organisation émerge pourtant, les occupants se regroupent en clans, chassant en meutes dans les corridors abandonnés. À la fin, l'immeuble accouche d'une nouvelle société.

**CRASH** - L'intrigue de *Crash* commence par une collision automobile qui plonge le narrateur sur la piste d'une secte. Ses adeptes s'adonnent à une fétichisation et une érotisation de ces accidents, de la tôle froissée et des cuirs intérieurs tâchés. Alors que le héros s'enfonce de plus en plus dans ces mœurs, en y entraînant sa femme, il rencontre une galerie de personnages déjantés. Là aussi, la bestialité qui rôde au fond de chaque homme et de chaque femme trouve une échappatoire à notre société si technique et policée.

**La trilogie de béton, de J. G. Ballard, Folio, composée de *Crash* (1973), *L'île de béton* (1974) et *I.G.H.* (1975).**

**J.G. Ballard**  
**La trilogie de béton**

*Crash* I, *L'île de béton*, I.G.H



J.G. Ballard est un écrivain de science-fiction britannique, né à Shanghai, alors colonie anglaise, en 1930 et mort en 2009. Sa jeunesse romancée sera au centre de *L'Empire du Soleil*, roman publié en 1984 et adapté au cinéma en 1987 par Steven Spielberg. Il y raconte l'occupation japonaise, avant d'aller en Angleterre à partir de 1946.

# NOUGARO HOMMAGE

## L'IRREPLAÇABLE JONGLEUR DE MOTS

« J'ai envie d'écrire, mais je ne sais pas quoi (...)

Je marche à petits pas au bras de mon cancer  
D'un certain côté parfois ça sert  
C'est pas si con, coco quand on se dit chanteur  
De mourir d'un concert de pancréateur  
Rassurez-vous mes amis, nous n'en sommes pas là

La mort, cette inconnue, n'a pas donné le la  
La mort, je l'avoue, me laisse coi ».

*Je voudrais écrire* - Claude Nougaro, 2004 ©Editions Miss Terre

**4 mars 2004. 4 mars 2014.**

Dix ans déjà, que Claude Nougaro a été emporté par un cancer du pancréas. Dix ans déjà que la France est orpheline de son chanteur-poète à l'accent rocailleux inimitable. Celui qui, quelques mois avant sa mort, avait tenu à mettre des mots sur ses maux dans un de ses derniers textes, a finalement perdu son combat contre la maladie. Auteur, compositeur,

interprète, poète et dessinateur à ses heures, cet artiste complet reste une référence quand on évoque le jazz dans la chanson française. Claude Nougaro savait jongler avec les sons et les mots, tels des notes qu'il faisait swinguer à l'envi. Sa cadence et son phrasé si particuliers, son sens du rythme inné, inspiré de ses passions pour les musiques brésiliennes et africaines ont fait de lui un artiste reconnu de tous.



Récompensé en 1988, par deux Victoires de la musique, artiste masculin de l'année et meilleur album avec *Nougayork*, le Toulousain aurait eu 85 ans cet automne.

La France entière lui a rendu hommage en ce début de mars. De nombreuses manifestations musicales ont été organisées comme, par exemple, dans le métro parisien où de jeunes chanteurs ont réinterprété les succès

de l'artiste. A Toulouse, sa ville, le sculpteur, Sébastien Langlois a été choisi pour réaliser une statue grandeur nature en bronze du chanteur. Elle devrait être terminée en fin d'année et installée sur une des grandes places de la ville. Désormais, des chansons comme *Toulouse*, *Cécile*, *Armstrong*, *le Jazz et la java*, font partie du patrimoine français. Des standards intemporels, comme Claude Nougaro.

# PIERRE BÉNARD, UN CINÉMA SAÏNS COMPLEXE

Pierre Bénard, directeur de l'UGC Ciné Cité Bordeaux a été élu meilleur exploitant de France en 2013. Portrait de ce passionné qui a su donner une identité à son cinéma.

**L**undi, 17 heures. Pierre Bénard est sous tension. La programmation des films de la semaine doit sortir. Elle doit être envoyée à la presse. Chaque lundi, le directeur de l'UGC a cette contrainte. Aujourd'hui, il est en retard. 18 heures. Ce grand monsieur aux cheveux blancs souffle un peu. Remet sa veste de costume qu'il avait enlevée pour être plus à l'aise. La programmation est enfin bouclée. Assis à son bureau, Pierre Bénard saisit fièrement son tout nouveau trophée. « Une vraie reconnaissance de la pro-

Par Adèle Latour

fession », admet-il. Quarante ans passés à la tête du même complexe, une carrière entière consacrée à sa passion du septième art. Le directeur a dû être patient. « J'ai reçu cette récompense pour l'animation apportée au cinéma. Ce qui est rare pour un directeur de grand circuit. » Il y a dix ans, Pierre Bénard avait déjà été nommé, mais son nom n'avait finalement pas été retenu. Pourtant, nombreux sont les professionnels du cinéma qui reconnaissent ses qualités. « Parmi les exploitants, Pierre est la référence française depuis des années », confie Patrick Troudet, directeur du Cinéma Utopia Bordeaux. « Pour moi, il aurait dû l'avoir depuis un moment déjà », ajoute-t-il. « Il a fait de son monstre un cinéma de quartier, c'est exceptionnel. »

## UN HOMME DE CONTACTS

À la fin des années 1960, Pierre Bénard suit des études de sciences-éco, puis travaille dans une société de vin. « À Bordeaux, pas très original ! », lance-t-il. Mais très vite, le jeune homme a une révélation. Pas question de passer ses journées derrière un bureau ! Il claqué alors la porte, et enchaîne les petits boulots. Un jour, dans le journal, alors qu'il épluche les petites annonces, l'une d'elles attire son attention. Une offre pour un poste de secrétaire au cinéma UGC de Bordeaux. Déjà, le jeune Pierre est passionné par le septième art, « depuis que j'ai vu Bambi sur grand écran ». Il n'hésite donc pas une minute. « Ils m'ont juste pris parce que je savais taper à la machine », se rappelle-t-il. Pierre Bénard est doué. Il a le contact facile. Il gravit tous les échelons. En 1974, à 26 ans, il devient directeur du complexe. Force de propositions, il pousse sa di-

rection basée à Paris à agrandir le cinéma, qui passe de six, à onze, et enfin à dix-huit salles. L'homme fait aussi des rencontres. Chaque fois qu'une équipe de film franchit le pas de la porte, Pierre Bénard s'investit pleinement. Il est présent, accueille chaleureusement, organise les séances, mais aussi des visites de la ville. « Il a même déjà fait découvrir l'Utopia à Cécile de France », se souvient Patrick Troudet. Cette convivialité naturelle lui permet de tisser des liens, de nourrir des amitiés. Il devient proche de certains professionnels. « On voit bien qu'il connaît tous ces gens lorsqu'il anime les avant-premières. Je l'ai déjà entendu tutoyer Guillaume Canet et Marion Cotillard », confie Catherine, une habituée de l'UGC.

## UN HOMME DE TERRAIN

« Je n'ai pas de journée type. C'est ce qu'il y a de formidable dans mon métier. » Seules les projections de films imposent des horaires au directeur de l'UGC. Dès qu'il le peut, Pierre Bénard court dans les salles obscures. « Quand il ne voit pas les films chez lui, il vient les voir chez nous », assure Patrick Troudet. Le reste du temps, le directeur est un peu dans son bureau, à vérifier les entrées sur son écran d'ordinateur, et beaucoup dans les couloirs du cinéma. Il aide aux caisses. Discute avec son personnel. Echange avec les spectateurs. « On le croise souvent dans les allées », confirme Catherine. Cette proximité permet au directeur de l'UGC de connaître parfaitement sa ville et son public. « J'ai toujours été très attentif à ce qu'il se passait autour de moi. » Sa programmation plus populaire, plus grand public, Pierre Bénard l'assume. « Mon rêve était que les gens puissent aller voir Rocky 3 et un film de Bertrand Tavernier dans le même cinéma. » À 66 ans, le directeur a l'âge de la retraite. Mais ses patrons lui laissent le choix. Ce passionné partira donc quand il en aura envie. « C'est formidable de pouvoir mettre fin à ma carrière quand je le souhaite. Et justement, je ne suis pas prêt à m'arrêter. »

**Pierre Bénard a été élu meilleur exploitant un an après Patrick Troudet, directeur de l'Utopia.**